Samedi 14 novembre 2026
DIEU SERAIT-IL CAPITALISTE ?

1 Thessaloniciens 5, 1-6 / Matthieu 25,14-30

L'ABC du parfait petit banquier !

On a souvent lu cette parabole des talents comme le petit manuel du gérant de fortune qui fait tout comme il faut : il reçoit l'argent qui lui est confié, il fait des bons placements, pas trop risqués, mais suffisamment audacieux pour en retirer un bénéfice confortable. A la fin, tout le monde est content : le client a son portefeuille qui grossir, la banque augmente son capital, et le gérant de fortune voit sa prime de fin d'année prendre l'ascenseur.

La parabole des talents a ainsi souvent été comprise comme illustrant le principe de responsabilité, cher aux protestants que nous sommes : Dieu distribue des talents à chacun de ses enfants et il attend d'eux qu'ils fassent fructifier ce qu'ils ont reçu. Et la récompense attend les meilleurs gérants.

Le sociologue allemand Max Weber a publié au tout début du XXe siècle L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme, un ouvrage devenu célèbre pour comprendre cette question. Il a mis en lumière les liens possibles entre certaines convictions religieuses et le développement du capitalisme moderne. Weber ne prétend pas que le protestantisme aurait inventé le capitalisme. Il montre plutôt comment, dans certains courants protestants, le travail méthodique, la discipline personnelle et le refus du gaspillage ont pu prendre une signification religieuse : le croyant est appelé à exercer consciencieusement sa vocation dans le monde, et la réussite matérielle peut alors être interprétée comme un signe rassurant de son élection divine. Ce n'est pas, à proprement parler, la doctrine de Calvin, mais c'est bien l'une des évolutions qu'a connues une partie du protestantisme après lui. Ainsi s'est progressivement développée une conception de l'existence dans laquelle le travail, l'épargne et la bonne gestion des biens peuvent devenir autant de manières de manifester sa fidélité à Dieu. Avec un risque, bien réel :

celui de finir par confondre la bénédiction de Dieu avec la réussite économique, et la fidélité avec la performance.

Alors, on peut se demander si c'est vraiment cette logique de la réussite, de la bonne gestion et de la performance que Jésus cherche à nous enseigner dans la parabole des talents... ou si, derrière cette histoire d'argent, il est plutôt question de quelque chose de bien plus essentiel : notre manière de recevoir ce qui nous est confié et la confiance que nous osons, ou non, accorder à celui qui nous le confie. La parabole nous présente en effet deux types de serviteurs : d'un côté les « bons et fidèles serviteurs », et de l'autre un « serviteur mauvais et paresseux ». Pourquoi ce dernier est-il à ce point affublé de toutes les tares ? Ce qui est aussi frappant, c'est que le maître ne donne aucune consigne précise à ses serviteurs. Il leur confie ses biens - paredōken en grec, qui veut dire remettre, transmettre, confier, puis il s'en va. Le maître semble vouloir laisser à ses serviteurs de l'espace, du temps, de la liberté.

Autre surprise, quand on regarde le texte de près, on voit qu'au retour du maître, il convoque les serviteurs pour « rendre des comptes ». C'est ce qu'on traduit habituellement du grec au français ; mais plus littéralement, on pourrait aussi traduire par « porter ensemble la parole », autrement dit pour « prendre des nouvelles ». Le maître a donc vraiment donné les talents à ses serviteurs sans leur fixer de devoir particulier, il les a laissés libre de gérer ce qu'il leur a confié ; pour cela il leur a donné du temps et il s'est effacé. Puis, à la fin, il revient pour prendre des nouvelles, pour « porter ensemble la parole », tout en restant bien sûr attentif à ce que les serviteurs ont fait de leurs talents : il est forcément intéressé par le devenir de sa fortune.

Le problème, c'est la réaction du serviteur que la parabole qualifie de « mauvais et paresseux ». Quand le maître revient, ce serviteur lui rend le talent qu'il avait reçu et il lui dit : « Prends ce qui est à toi », comme si ce talent lui avait brûlé les doigts et qu'il était pressé de le rendre. Son explication est qu'il voyait son maître comme « un homme dur qui moissonne là où il n'a pas semé ». Prisonnier de sa propre logique, ce serviteur n'a pas pu entendre le fait que son maître lui donnait ce talent, qu'il le lui confiait vraiment pour qu'il en fasse quelque chose, mais en tout cas pas qu'il l'enterre jusqu'à l'oublier. Il y a ainsi deux logiques qui s'affrontent dans cette histoire : celle du maître qui donne - c'est la

logique de la confiance et de l'amour - et la logique du serviteur qui n'arrive pas à accepter que son maître puisse lui confier quelque chose en toute liberté. Il rend intact ce qu'il a reçu, sans avoir osé entrer dans la confiance qui lui était faite.

C'est toute une théologie et une philosophie de vie que Jésus dénonce dans cette parabole. En fait, ce qui manque profondément au « mauvais » serviteur, c'est de croire en un amour vrai, qui se donne librement : il lui manque l'amour, il lui manque la grâce. Et reste bien sûr cette fin terrible où ce malheureux serviteur est jeté dans les ténèbres. Il ne s'agit pas ici d'effacer la dureté de cette fin, mais on peut se demander si ces ténèbres ne disent pas aussi quelque chose de ce qui arrive à un être humain lorsqu'il ne parvient plus à croire à la possibilité d'un amour qui se donne, d'une confiance offerte librement. Cette image des ténèbres nous interroge sur toutes ces peurs qui nous empêchent d'entrer dans la joie, dans la confiance, dans l'ouverture à l'autre qui ne doit jamais être réduit à une menace. Dans cette parabole, Jésus semble condamner toutes nos attitudes de méfiance vis-à-vis de ceux qui nous entourent, pour nous inviter à aller vers plus d'amour – mais attention, pas un amour gnan gnan, plutôt un amour qui prend l'autre au sérieux, un amour exigeant et solide dans la durée.

Cela explique pourquoi Jésus met à ce point en valeur les serviteurs « bons et fidèles, à qui on donnera encore plus ». Cela explique pourquoi Dieu veut que nous prospérions, que nous fassions fructifier nos talents : pas pour que nous devenions des esclaves performants, mais tout simplement parce qu'il nous aime ! Parce qu'il nous aime, il veut notre bonheur et notre épanouissement, il se réjouit de nos réussites. Dieu nous aime ainsi, ce n'est pas un droit, ce n'est pas non plus mérité, c'est un simple fait. C'est ce que l'on appelle la grâce, le don de Dieu. Cette notion est extraordinairement libératrice : nous ne « devons » pas être performants pour être dignes et aimés de Dieu. Cet amour nous est donné dès le départ.

Et pourtant, quand elle est mal comprise, la notion de grâce de Dieu peut donner naissance à une sorte de scrupule pathologique, un sens infini du devoir rendant toute joie et toute vie impossible. C'est le cas si l'on imagine que la grâce de Dieu ne serait pas un don, mais comme une sorte d'avance sur salaire exigeant de nous des devoirs. Dans cette

logique perverse, le devoir de l'homme vis-à-vis de Dieu est insupportablement élevé : il faudrait que nous arrivions à être dignes, a posteriori, de la vie que nous avons reçue, de nos talents, des paroles de l'Évangile, de la vie du Christ, de l'amour de Dieu et de celui de nos parents, et même de la pluie du ciel... Il faudrait payer pour tout cela, au moins symboliquement, sinon nous manquerions à notre infini devoir. C'est du calvinisme dans sa caricature la plus terrifiante.

Cette notion de devoir est contraire à la logique du don par amour. Le don n'est pas une avance, Dieu ne nous offre pas ses dons pour nous coincer ensuite et nous rendre redevables à son égard. Au contraire, ce que Dieu nous donne sert à notre libération, il nous donne les moyens d'aller et de faire ce que nous choisirons. Ce n'est pas le principe de responsabilité qui contredit le don, mais l'idée qu'il faudrait rembourser l'amour de Dieu. La grâce libère une réponse, elle ne réclame pas un paiement.

Ce que propose Jésus dans cette parabole, c'est une théologie de la grâce, et une éthique cohérente où l'on arrive à donner et à recevoir gratuitement et en toute liberté. Par exemple, si je rends service à quelqu'un en attendant de lui de la reconnaissance, ou quelque chose en compensation, ce n'est plus un don. Et, par mon cadeau, je mets l'autre en situation d'infériorité, de dette, de servitude. Ou, quand quelqu'un m'a donné quelque chose, si je cherche par principe à lui rendre la pareille, c'est une façon de refuser que notre relation soit dans le registre de l'amour et de la gratuité. Nos relations sont alors ramenées simplement au niveau des droits et des devoirs réciproques, voire au niveau d'un marchandage. C'est mieux que la loi de la jungle, mais ce n'est pas le type de relations que propose l'Évangile du Christ. Il nous propose une théologie et une éthique de la grâce.

La grâce, c'est croire que l'on peut vivre autrement, dans l'amour, c'est-à-dire accepter de recevoir et de donner vraiment le don et le pardon, ce qui est la seule façon de sortir de la logique délétère de la dette illustrée par le serviteur aigri de la parabole des talents. C'est ce que nous demandons tous les jours dans le Notre Père : "Remets-nous nos dettes comme nous les remettons aussi à ceux qui nous doivent". Nous demandons ainsi à Dieu de nous libérer de ces sentiments de devoir vis-

à-vis de lui, et des devoirs qui polluent nos relations entre nous et nos prochains. La gratuité de l'amour est alors possible.

D'ailleurs, les deux autres serviteurs l'ont bien compris, eux qui ont intégré le fait que les trésors reçus de Dieu étaient bien des dons. Le premier se présente et dit "Seigneur, tu m'as donné cinq talents, voici, j'en ai gagné cinq autres." Il a parfaitement intégré la gratuité du geste de Dieu, et il témoigne de la belle fécondité qu'il y a dans les dons de Dieu si l'on en fait usage fidèlement plutôt que de les laisser de côté.

Jésus nous propose ainsi la gratuité du don comme modèle de théologie et d'éthique pour toute notre vie. Il souhaite nous acceptions ses dons comme une manifestation de son amour et de l'importance qu'a notre bonheur à ses yeux. Il aimerait que nous jouissions de ses dons, que nous les fassions fructifier en devenant à notre tour de généreux donateurs, à son image, librement, gratuitement, juste pour voir le bonheur de quelqu'un à qui on veut du bien Et tout ça, parce que la grâce de Dieu signifie : « Voici la vie. Tu aurais pu ne jamais exister. Mais tu existes, parce que sans toi il manquait quelqu'un. Voici le monde. Il arrivera des choses belles et de choses atroces. N'aie pas peur. Je suis avec toi. Rien ne peut nous séparer, jamais. C'est pour toi que j'ai créé le monde. Je t'aime. »

Alors, finalement, qu'est-ce que Dieu attend de nous ? Que nous soyons de bons gestionnaires ? Que nous fassions fructifier son capital ? Que nous lui présentions un bilan irréprochable ? Je ne le crois pas. Dieu n'est pas un banquier qui surveille nos placements. Il est celui qui nous fait confiance, qui nous donne de quoi vivre, aimer, inventer, partager. Et qui nous invite à entrer dans sa joie.

Alors, de grâce, cessons de nous demander ce que nous lui devons ! Vivons !

Amen.